
VISITE

PRÉSENTÉ AU LIEUTENANT COLONEL

PAYS DES KHOMAIR

(KROMIRS)

EXTRAITS TRADUITS de l'ouvrage **“ TRAVELS IN THE
FOOTSTEPS OF BRUCE ”** par le Lieutenant-Colonel
PLAYFAIR, Consul général de S. M. Britannique, publié à Londres
en 1877.

Mon intention était, depuis le commencement de mon voyage, de traverser la frontière algérienne près du Kef, et de me diriger au Nord jusqu'à La Calle, mais un passage du dernier rapport commercial de mon collègue, M. Wood, agent et consul général de S. M. B. à Tunis, me fit changer de plan.

Dans ce passage, il dit : « Les Kabyles habitent les montagnes situées entre le Pachalik de Tripoli et le sud de la Régence de Tunis, de même que les chaînes qui forment la frontière Ouest entre la Tunisie et l'Algérie. Les premiers sont dociles et soumis, comparés aux Kabyles de l'Ouest, qui reconnaissent à peine l'autorité du gouvernement. Ceux-ci sont jaloux, méfiants et inhospitaliers. Ils ne permettent pas aux étrangers, pas même aux Arabes, de visiter leurs demeures, qui sont protégées par des montées rudes et entourées d'épaisses fo-

rêts. Il est impossible de donner une idée, même approximative, de leur nombre ; mais nous savons qu'ils peuvent mettre environ 18,000 hommes sous les armes. »

Ceci s'accordait avec les renseignements qui m'avaient été fournis de tous côtés, et, en Algérie, on ne croyait pas à la possibilité de traverser la frontière près de La Calle. J'avais cependant beaucoup voyagé parmi les Kabyles de l'Algérie, tant dans la chaîne du Djurdjura que dans les montagnes de l'Aurès, et je ne croyais pas beaucoup à leur extrême férocité. Je résolus donc, à tout hasard, d'en faire l'expérience, et mon compagnon, le comte de Kingston, montrait la même ardeur.

Partis d'El-Badja, nous arrivions, après un court voyage, à la résidence du cheikh Mourad, chef de la tribu des Amakin. Ce brave homme ne fut pas du tout content de nous voir, et ne nous offrit même pas un bol de lait ; mais, après quelques pourparlers, il envoya son khalifa nous conduire jusqu'à Tabarque, et nous montrer le meilleur moyen de traverser la rivière, si cela était possible, ce dont il doutait. Ses craintes étaient malheureusement trop bien fondées, car, arrivés sur la rive droite de l'oued El-Kebir, qui se jette dans la mer près de l'île de Tabarque, nous trouvâmes la rivière profonde et rapide, et infranchissable pour les bêtes, surtout les bêtes chargées. Quoique l'île et le fort du Bey fussent en vue, à une distance seulement d'environ un kilomètre et demi, nous n'eûmes d'autre alternative que de rebrousser chemin, et de demander l'hospitalité dans quelque douar appartenant à la tribu si redoutable des Khomair. La mine des gens de notre escorte s'assombrissait ; mais, comme nous savions par expérience qu'ils étaient extrêmement courageux quand il n'y avait pas de danger, insolents et exigeants lorsqu'ils étaient sûrs de ne pas rencontrer de résistance, mais doux comme des agneaux lorsqu'ils se trouvaient au milieu de gens qui bravaient l'autorité du Bey et qui n'auraient pas permis d'intervention de leur part, nous fîmes peu de cas de leurs

pressentiments, et, sous la conduite du khalifa de Mek-na, nous approchâmes d'un des plus grands douars qui fussent en vue et y demandâmes l'hospitalité pour la nuit.

Les habitants parurent nous regarder avec méfiance et ne nous reçurent pas d'une façon très cordiale ; cependant, le propriétaire du gourbi le mit à notre disposition. Cette habitation, d'une superficie d'environ quinze pieds carrés, exhalait une odeur fétide, et le sol était couvert d'un fumier liquide. Notre expédition se composait de dix personnes, sans compter mon compagnon et moi ; la famille de notre hôte augmentait ce nombre de quatre ou cinq femmes et enfants : il était donc impossible de passer la nuit dans ce bâtiment. En dépit donc des regards effrayés de notre escorte, nous résolûmes de dresser notre tente dans le voisinage. Nous avions à peine achevé cette opération et commencé la préparation de notre dîner de viandes conservées, à l'aide d'une lampe à esprit-de-vin, qu'un cercle d'individus, aux regards farouches, se forma autour de nous et surveilla nos mouvements avec une gravité étonnée. Ils nous permirent de prendre notre repas sans nous interrompre ; après quoi, nous commençâmes à les amuser en leur montrant nos compas, nos baromètres, et par des tours d'adresse ; mon compagnon, qui est un parfait tireur, les étonna par l'exactitude de son tir. Cependant, je crois que ce n'est que lorsque nous eûmes ouvert un pot de confitures de framboises, que nous leur distribuâmes, que nous réussîmes entièrement à gagner leur amitié. Leur froideur s'évanouit tout d'un coup, de la façon la plus amusante, et nous devînmes les meilleurs amis possibles.

L'oued El-Kebir, qui, sur une partie de son cours, prend le nom d'oued Ez-Zan, ou rivière des chênes, est l'ancien Tusca, qui formait la limite entre la province romaine d'Africa et la Numidie. Elle continua à servir de

limite entre les diverses puissances qui succédèrent à l'occupation romaine, et ensuite entre les Pachaliks d'Alger et de Tunis. Après l'occupation française de l'Algérie, la limite fut fixée bien plus à l'Ouest. Sur quelques cartes, on appelle cette rivière l'oued Barbar. Ce nom est aujourd'hui inconnu ; il est donné, sans doute, sur l'autorité de Marmol, qui accompagna l'expédition de Charles-Quint en Afrique, et qui, après avoir suivi l'étendard de ce monarque pendant vingt ans, fut fait prisonnier et resta sept ans et huit mois en captivité. Voici ce qu'il dit à ce sujet : « L'Hued-yl-Barbar est une autre grande rivière qui prend sa source dans le grand Atlas, près de la ville de Lorbus, dans le royaume de Tunis. Elle fait tant de détours et de sinuosités dans les montagnes que le voyageur qui va de Bône à Tunis la traverse vingt-cinq fois, et sur tout son cours, il n'y a ni pont ni bateau. Elle se jette dans la mer près du port de Tabarc, à six lieues de la ville de Begge (El-Badja). »

La vallée qu'elle traverse est d'une fertilité et d'une beauté remarquables ; il est impossible d'en concevoir une plus propre à la colonisation, ou une localité qui pût être plus facilement transformée en un centre prospère d'agriculture et d'industrie. A Tabarque, elle a une largeur de deux milles, et de là elle remonte, au milieu des montagnes, à une distance inconnue. Elle est plate, couverte de moissons et de pâturages, et parsemée de tous côtés de beaux arbres. Elle est traversée par trois cours d'eau : au centre, par l'oued El-Kebir, ancien Tusca ; à l'Est, par l'oued Es-Sahila ; et à l'Ouest, par l'oued El-Ahmer. En ce moment, elle est pestilentielle, et la mortalité, dans les troupes en garnison à Tabarque, est très grande, quoique les soldats soient changés tous les deux ou trois mois. Après notre départ de l'oued Zergâa, nous rencontrâmes, sur la route d'El-Badja, de petits groupes d'individus souffrant de la fièvre qui avaient fait partie de la garnison, et qui retournaient à Tunis pour se remettre. A notre question : « Venez-

vous de Tabarque ? », la réponse était toujours affirmative.

La cause de cette insalubrité est si évidente et le remède si simple, qu'on ne peut s'empêcher de s'étonner que les indigènes ne l'aient pas appliqué dans leur intérêt. Le district que j'ai désigné, dans mon ouvrage, sous le nom de « Pays de sable », commence à Tabarque et forme une chaîne de collines de sable qui ferme l'entrée de la vallée, excepté à l'endroit où les rivières convergent et se jettent dans la mer. La vallée est si plate, qu'il n'y a aucun écoulement naturel dans les rivières qui la traversent; il en résulte que, l'eau de la pluie ne pouvant descendre dans la mer, la terre devient un marais et reste dans cet état jusqu'à son dessèchement par l'évaporation. Pendant cette opération de la nature, le résultat inévitable, les fièvres paludéennes, se fait sentir avec force.

Lorsqu'une épidémie envahit subitement le pays, elle trouve ce district tout prêt à la recevoir. L'abbé Poiret, qui visita Tabarque peu de temps après Desfontaines, en 1785, donne des détails navrants sur les ravages de la peste pendant l'année qui précéda sa visite. Des tribus entières furent emportées, et la garnison turque périt, à l'exception de 5 ou 6 soldats; l'île fut deux fois entièrement dépeuplée, et les récoltes perdues, faute de mains, tandis que des troupeaux de moutons et de chèvres parcouraient le pays sans que personne les réclamât.

Quelques canaux, disposés de manière à faire passer les eaux dans les torrents qui traversent la plaine, porteraient bien vite remède à ce mal et convertiraient la vallée en ce qu'elle devrait être : l'un des districts les plus beaux et les plus sains de la Régence.

Elle possède tout ce qu'il faut pour la rendre prospère : de grands champs propres à la culture du blé, et des prairies, le tout irrigable en été; de nombreux troupeaux, une belle race chevaline, une quantité illimitée de beaux bois, surtout du chêne, des forêts de liège, et, ce qui est

très important, le voisinage de la mer, un mouillage sûr et facile, au moins pour les navires d'un faible tonnage.

Le pays doit certainement être riche en minerais. On m'apporta un spécimen de minerai de plomb ramassé près de Tabarque. Je le fis examiner par la Compagnie anglaise des mines d'Aïn-Barbar ; il contenait 72.70 % de plomb et 150 grammes d'argent par tonne.

Le 27 avril, de bon matin, nous partîmes pour Tabarque. L'oued El-Kebir avait baissé de plusieurs pieds dans la nuit, et, quoique l'opération ne se fit pas sans difficulté, nous réussîmes à passer en sûreté, aidés de plusieurs Khomaïr à pied et à cheval qui traversèrent plusieurs fois le lit de la rivière pour fouler la boue, afin de lui donner une certaine consistance.

Une course rapide sur un gazon doux et élastique nous amena sur le rivage de la mer, vis-à-vis l'île de Tabarque. Le bateau que nous attendions n'était pas encore arrivé ; le mauvais temps qui régnait depuis plusieurs jours l'avait non-seulement empêché d'arriver, mais avait forcé un certain nombre de bateaux employés à la pêche du corail à se réfugier à l'ancre, de sorte que l'endroit présentait une activité et un mouvement qui ne lui étaient pas habituels.

On nous informa que, le soir précédent, un Arabe était arrivé, porteur d'une lettre du commandant supérieur de La Calle, mais que, voyant que personne n'avait connaissance de nos mouvements, il s'en était retourné, emportant la lettre ; nous ignorions donc son contenu. Nous apprîmes plus tard que le commandant nous priait de passer par la côte et d'éviter, autant que possible, l'intérieur du pays des Khomaïr, ajoutant qu'il nous rencontrerait et qu'il nous offrirait l'hospitalité de son camp sur la frontière. Si cette lettre nous était parvenue, nous aurions sans doute accepté son invitation, mais nous aurions aussi manqué la course la plus agréable et la plus instructive de toute notre expédition.

J'ai plusieurs fois fait la remarque, je pense, qu'il y avait toujours quelque trait du paysage plus beau que le précédent ; ceci est certainement vrai. Notre route avait été si bien tracée, commençant par les plaines peu intéressantes et brillantes du Sahel, passant à travers les riantes collines du Tell et finissant dans la magnifique chaîne de Nefsa et des Khomaïr, que chaque jour l'étape était plus belle que la précédente.

L'île de Tabarque est située près du rivage ; le détroit qui la sépare de la terre a un quart de mille à l'Ouest, et un mille à l'Est. Elle possède une petite rade très fréquentée par les bateaux employés à la pêche du corail, lorsque le temps ne leur permet pas de travailler, et les navires d'un plus fort tonnage viennent se réfugier quelquefois à l'est de l'île. L'île a une hauteur d'environ 400 pieds, et se termine par un pic, sur lequel on voit les ruines d'un château du moyen âge. Comme résidants, il n'y a que le Miralai commandant les troupes, qui occupe la seule chambre habitable du château, et un Italien, S^r Lancella, qui est l'agent du Bey, et qui fournit aux bateaux de pêche les provisions qui leur sont nécessaires.

Anciennement, Thabraca était une colonie romaine ; après la défaite de Gildon, sous le joug duquel l'Afrique avait gémi pendant 12 ans, par son frère Mascezel, il chercha à s'échapper par mer ; mais, ayant été poussé par des vents contraires, dans le port de Tabarque, il fut fait prisonnier et se suicida, en l'an 398.

Notre séjour à Tabarque fut de courte durée ; nous n'y restâmes que le temps nécessaire pour obtenir du Miralai commandant les troupes, un Khomaïr digne de confiance, pour nous guider jusqu'à La Calle et pour nous protéger de son influence. Il décida le cheikh Si El-Hadj Hassan, personnage d'une grande honorabilité, à nous accompagner, et trois autres se joignirent à nous pour nous accompagner. Nous refusâmes absolument le

concours des Hanbas du gouvernement ou des Spahis du kaïd de Béja, car nous savions qu'ils n'étaient pas en grande faveur auprès des Khomaïr, et qu'ils ne pourraient pas nous être très utiles dans ces montagnes. Pendant toute la durée du voyage, leur présence avait été un vrai cauchemar pour nous; il est certainement impossible de voyager dans les possessions du Bey sans eux, mais ils gâtent beaucoup le plaisir du voyageur, en lui faisant sentir que, quoi qu'il fasse, des contributions sont constamment exigées des pauvres indigènes, pour son compte.

Pour nous, le mal était moindre, parce que je pouvais communiquer avec les indigènes; mais le voyageur qui ne parle pas la langue arabe est entièrement à leur merci.

Il y a deux routes entre Tabarque et La Calle; la première suit la côte, c'est celle que le commandant désirait nous faire prendre. Elle est plus courte, mais très difficile pour les bêtes de somme; comme elle passe à travers un pays presque inhabité, le voyageur court moins de risque d'être ennuyé par les Khomaïr. La seconde traverse le centre de leur pays; elle est plus longue et bien plus intéressante; un Chrétien ne devrait cependant pas la prendre sans être assuré à l'avance d'être protégé. C'était cette région inconnue, qui, jusqu'à présent, n'a jamais, à ce que je sache, été visitée par un Européen, que nous voulions explorer.

La tribu des Khomaïr, comme on prononce généralement ce nom, — plus correctement Akhmaïr au pluriel, et Khomaïri au singulier, — est une des plus grandes et des plus importantes de la Régence de Tunis. Nous ne pûmes arriver à nous former une opinion exacte sur leur nombre, mais, d'après ce que l'on dit, ils ont au moins 20,000 guerriers, si ce n'est plus. Ils sont tout prêts à reconnaître la suzeraineté du Bey, et l'appellent Saïdna — notre seigneur, — pourvu que leur obéissance s'arrête là; mais ils lui refusent absolument le droit de se mêler de leurs affaires intérieures, et ils ne paient ni

taxes ni contributions. Au contraire, leurs cheiks demandent à être subventionnés, et ils reçoivent de temps en temps des cadeaux de *kisowa*, ou vêtements. Notre guide nous assura que le pays était autrefois infesté de lions et de léopards, et qu'on y trouvait des cerfs en grande quantité. Il y a encore des indigènes qui se rappellent avoir vu ces trois espèces d'animaux; mais, à présent, il n'en existe plus. Ce qui rend la chose plus extraordinaire, c'est que, dans certains districts de l'Algérie, bien plus civilisés, surtout du côté des frontières tunisiennes, on rencontre encore des lions et des panthères en assez grand nombre, et les cerfs abondent dans les forêts et les montagnes des Beni-Salah.

Nous avons passé la soirée d'une manière aussi agréable qu'instructive, parmi nos nouveaux amis, et nous étions ravis à l'idée qu'en allant à La Calle, nous devions traverser leur pays, et que, peut-être, en une autre occasion, nous pourrions le visiter plus complètement. Comme nous le pensions, ce que l'on racontait de leur barbarie et de leur férocité était extrêmement exagéré; je dois pourtant avouer que je n'aimerais pas à m'avancer dans leurs possessions, sans être accompagné d'un membre influent de la tribu qui se rendrait garant de ma sécurité.

Nous quittâmes Tabarque à 9 heures 15 du matin, en suivant la rive gauche de l'oued El-Ahmeur (rivière rouge), le plus occidental des trois cours d'eau qui arrosent la vallée de l'oued El-Kebir. Nous marchions vers le Sud-Ouest, sur une route assez bien entretenue, que le gouvernement tunisien a établie pour le transport des bois de charpente jusqu'au littoral. Même aux jours les plus secs, la rivière a toujours un volume d'eau assez considérable; en ce moment, elle était gonflée par plusieurs jours de fortes pluies; de larges ruisseaux et des torrents venus de la montagne descendaient, à courte distance les uns des autres, et venaient apporter leur

tribut à la rivière. Les rives étaient, en quelques endroits, couvertes de lierre et de fougères, et partout, de beaux arbres formaient une ombre épaisse. C'étaient des ilex, des chênes zan (*quercus mirbeckii*), des trembles, et des aubépines d'une taille assez haute pour mériter le nom d'arbres forestiers.

Une profusion de fleurs sauvages de toutes les nuances : pimprenelle bleue, centaurée, valériane, cistes blancs et roses, myrte, églantine et genêts, tapissaient le sol.

Au lieu de koubas, si répandues dans les autres parties du pays, les tombeaux des saints sont marqués, ici, par de petits tas de pierres, quelques pots cassés et une ou deux dalles blanches enfoncées au milieu. La première de ces tombes que nous rencontrâmes était celle de Sidi Bou-Fernan (monseigneur le père des chênes-lièges), qui, avant d'être un saint, avait possédé une grande quantité de ces arbres si utiles.

Lorsque notre guide passa devant ce rustique autel, il s'arrêta un moment, éleva devant lui ses mains tout ouvertes, comme si elles eussent été un livre, et murmura une courte prière. Le bon Hadji est lui-même un saint homme, ayant fait le pèlerinage de la Mecque; il est enchanté d'apprendre que j'ai été en Arabie, que j'ai vu Jérusalem et surtout Kérouan, après la Mecque et Médine, la cité sainte par excellence pour les musulmans occidentaux. Il ne se fatigue pas de raconter à tout venant cette étonnante histoire, et d'affirmer que les Anglais sont les plus fidèles amis du Sultan, étant eux-mêmes presque des mahométans. Ce n'est pas lorsqu'on se trouve au cœur du pays des Khromaïrs qu'il faut essayer de combattre cette assertion.

Après avoir chevauché pendant cinq milles environ, nous traversâmes l'oued El-Ahmeur, et nous arrivâmes dans le pays appelé El-Baïadah; ce n'est plus, aujourd'hui, qu'une lande couverte de bruyères; le feu a dû détruire l'immense forêt, ainsi qu'en témoignent de

nombreux troncs d'arbres noircis par l'incendie. Ça et là, on rencontre encore quelques pins d'Alep, quelques genévriers ; au sommet de la montagne, à environ 1,100 pieds au-dessus de la mer, sous un chêne gigantesque, nous observâmes les premiers vestiges de la colonisation romaine dans ces parages. Il ne reste que quelques pierres taillées, mais elles ne laissent place à aucun doute sur leur origine.

Nous descendîmes dans la vallée des Oulad-Sidera, longue d'environ quinze à vingt milles, et s'ouvrant vers le Nord-Ouest ; nous y arrivâmes à l'endroit de sa plus grande largeur, un peu plus d'un mille. Plus bas, les montagnes se rapprochent et forment une gorge étroite, appelée Khangat-el-Haddid (la gorge de fer) ; mais, comme la route que nous suivions courait en sens contraire, nous ne pûmes voir ce passage. Par delà, apparaissait de nouveau le haut pic du Djebel Attatfa ; quant aux montagnes qui enserrent la vallée, elles n'ont pas, paraît-il, d'autres noms que ceux des tribus qui l'habitent.

Si un poète ou un peintre voulait représenter la vallée consacrée à « la douce paix », il ne pourrait mieux faire que de prendre pour modèle la vallée des Oulad-Sidera. Elle est admirablement cultivée dans toute sa longueur, et, de toutes parts, de gais et bruyants ruisseaux rejoignent la rivière qui l'arrose. Les pâturages y sont abondants et riches, et le rouge éclatant de certains trèfles, contrastant avec la brillante couleur jaune des autres espèces, répandues sur un tapis d'herbe verte, fraîche et humide encore des dernières pluies, ajoutaient au paysage une splendeur inconnue aux contrées plus septentrionales.

Non-seulement sur les bords de la rivière, mais sur le penchant des collines, et même, en certains endroits, sur toute l'étendue de la vallée, s'élèvent des arbres de dimensions plus ordinaires. En général, le chêne-liège d'Afrique n'atteint pas à la taille de celui d'Espagne ; pour-

tant, nous en avons vu là quelques-uns qui ne mesuraient pas moins de 50 à 60 pieds, et dont les troncs avaient 4 pieds de diamètre. J'ai observé là ce que je n'avais vu nulle part, si ce n'est à la fontaine des Princes, dans la forêt d'Edough : de vieux arbres, de diverses essences, dont les branches étaient couvertes, à leur surface supérieure, d'une épaisse couche de mousse, de laquelle émergeaient de gros bouquets de différentes fougères. C'est le meilleur témoignage en faveur du climat, car, dans un pays soumis à une chaleur et une sécheresse excessives, surtout s'il était exposé à ressentir le siroco, une telle végétation ne pourrait pas survivre à un seul été.

Dans la région que nous traversâmes, les villages sont partout soigneusement cachés à la vue, et leurs emplacements ont été choisis, élevés sur les crêtes des montagnes, dans un double but, sans doute, de défense et d'occupation du moins d'espace possible.

Les chaumières sont grossièrement construites et malpropres, formées ordinairement de branches d'arbres et de diss grass, quelquefois recouvertes avec un enduit de terre. Vers la partie la plus élevée de la vallée de l'Oulad-Sidera, à l'ombre de quelques anciens et grands oliviers dont il est impossible de reconnaître l'âge, on trouve les ruines d'une ferme romaine. Les murs ont encore, dans quelques endroits, une hauteur de quinze pieds, bâtis de petites pierres taillées au marteau ; les angles des murs sont de pierres plus finement taillées, et de distance en distance, il y a des piliers de pierres semblables dans les murs. L'intérieur était tellement rempli de ronces et d'herbes sauvages, que nous ne pûmes découvrir aucune trace de cloisons.

Nous vîmes plus haut d'autres ruines, et l'on nous parla de beaucoup d'autres ; de sorte qu'il ne peut pas y avoir de doute sur l'occupation par les Romains, d'une manière sérieuse même, de ces montagnes inaccessibles.

Toute riante et paisible qu'elle paraisse, cette vallée est occupée par une race robuste et farouche, que l'on voudrait rencontrer plutôt comme des amis que des ennemis, et elle sert de refuge à tous les individus turbulents à qui il n'est plus possible de rester dans les plaines de Tunis ou sur les frontières de l'Algérie. Pendant que nous étions à examiner les ruines que je viens de décrire, plusieurs de ces gaillards de mauvaise mine s'approchaient de nous insensiblement, se cachant d'arbre en arbre, afin d'éviter d'être vus le moins possible. Cependant, ils n'eurent pas plutôt aperçu notre ami le Hadj, qu'ils eurent l'air de penser que tout allait bien; ils s'avancèrent de suite, le saluèrent avec beaucoup de respect, s'embrassant les mains réciproquement. Alors j'entendis par hasard une conversation à voix basse :

- Qui sont-ils?
- Des voyageurs anglais allant à La Calle.
- Par la vie du Prophète, sont-ils Anglais?
- Certainement, ou vous ne les auriez pas vus avec moi. Celui-ci a été en Arabie, à Jérusalem et à Kérouan.
- Wallah ! A-t-il vraiment?...
- Vraiment, par la vie de votre tête.

Ceci parut les satisfaire entièrement. Nous devînmes d'excellents amis, et ils nous permirent d'examiner leurs armes et leurs curieuses gibecières en cuir, de la manière la plus affable. Chacun d'eux avait une petite épée droite, pas beaucoup plus longue que celle d'un jeune tambour anglais, avec un pistolet à pierre de forme ancienne, et deux ou trois gibecières en cuir d'un travail curieux; l'une contenant le briquet et la pierre à fusil, une autre de la poudre et des balles, une troisième un petit couteau; et plusieurs avaient une espèce de besace contenant divers objets. Ils s'amusèrent de notre témérité en venant dans leur pays, dans lequel ils nous assurèrent qu'aucun Européen n'avait encore passé; mais comme les Anglais étaient de si fidèles amis du Sultan,

et avaient l'habitude de visiter des lieux saints comme Kérouan et Jérusalem, — en effet, — presque mahométans, nous étions bienvenus et nous pouvions aller où bon nous semblait. Je leur demandai en riant ce qu'ils auraient fait si nous avions été des Français. Mon ami se mit à rire en grinçant les dents et me répondit en se passant le doigt sur le cou. Peut-être n'auraient-ils pas pris des mesures aussi extrêmes ; mais il est tout à fait certain qu'il n'y a pas un homme, sur toute la frontière, qui permettrait à un Français d'avancer un pas après avoir été aperçu ; et un Anglais même trouverait impossible d'y pénétrer, venant de l'Algérie. Les Khomair ressemblent beaucoup à d'autres Arabes, lorsqu'ils sont éloignés de la civilisation, sauvages et fanatiques lorsque leurs soupçons sont soulevés, mais dociles comme des enfants quand ils sont apaisés. Lorsqu'un voyageur peut les faire rire, la victoire est gagnée ; c'est pourquoi nous avons si bien réussi avec le pot de confiture.

Les troubles s'étaient déclarés dans la Turquie d'Europe peu de temps avant notre visite, et nous vîmes avec beaucoup d'intérêt l'empressement avec lequel ils nous demandaient des nouvelles de la « Montagne Noire, » car c'est là le nom qu'ils donnent à tous les districts qui sont en mouvement ; mais tout excités qu'ils étaient, et tout prêts qu'ils auraient été, sans doute, à marcher pour attaquer des Chrétiens dans leur voisinage, s'ils avaient pu par là favoriser la guerre sainte, je doute que, soit leur amour pour le Sultan, ou leur attachement pour El-Islam, les ait portés jusqu'à former un contingent pour aller au théâtre de la guerre pour le défendre.

Il ne nous fut pas possible de nous former une opinion du beau sexe dans cette heureuse vallée ; chaque femme qui nous voyait à une distance, s'échappait dans les bois, épouvantée à la vue du spectacle inaccoutumé.

Vers deux heures et demie, nous arrivâmes à l'ouéd Froor, un torrent pittoresque de montagne, qui indique la frontière française ; nous eûmes quelque difficulté à

faire passer nos bêtes de somme — plusieurs fois leurs charges ayant glissé, — et nous fûmes obligés de nous faire aider par quelques Khomair qui se trouvaient là, pour nous tailler un passage à travers les épaisses broussailles du côté tunisien. Ils furent extrêmement complaisants et prêts à nous aider dans nos difficultés, sans s'attendre aucunement à une récompense. L'un d'eux nous pria de lui venir en aide dans la peine où il se trouvait : son frère, qui avait une femme et un jeune enfant, s'était sauvé de l'autre côté de la frontière, à cause d'une querelle matrimoniale, et ne voulait pas entendre parler d'aucune proposition de réconciliation. Nous ne pûmes que lui conseiller de s'adresser aux autorités françaises, qui, dans ces cas là, sont toujours disposées à prêter leur concours.

Sur la frontière, leur gouvernement est extrêmement juste et paternel. La haine que leur portent des tribus comme celle des Oulad-Sidera, est la conséquence inévitable d'une administration bien organisée, venant se mettre en rapports rapprochés avec des sauvages qui ne sont contenus par aucun autre pouvoir que le leur.

Peu après avoir passé la frontière, nous vîmes, à notre gauche, sur le côté le plus éloigné d'un ravin escarpé, une ruine romaine importante. Nous n'eûmes pas le temps de la visiter, mais elle paraissait être ou une forteresse ou un grand établissement d'agriculture. Les indigènes ne purent pas me dire s'il y avait des pierres avec des inscriptions, mais ils dirent qu'il y avait des représentations de béliers et d'autres animaux sculptés sur les murs. Ceci est appelé par eux El-Kasr (le Palais), et la vallée Oued El-Kasr. C'est l'endroit marqué, sur la carte de M. de Sainte-Marie, « Ouksir R. R. ; » mais les contours du terrain, et surtout le cours de la rivière, sont indiqués, sur cette carte, d'une manière tout à fait incorrecte.

L'oued Froor, à l'endroit où nous le traversâmes, coule dans une direction Sud-Est; mais il ne me fut pas pos-

sible de m'assurer de celle qu'il suit ensuite. Il paraissait être un affluent d'un autre torrent, qui probablement se joint à l'oued des Oulad-Sidera, et ne pas se diriger directement vers la Méditerranée.

La rivière des Oulad-Sidera coule dans une direction semblable, et elle est probablement un affluent de l'oued El-Kebir, dans la partie supérieure de son cours.

Les Français n'ont pas montré leur sagacité ordinaire en fixant les limites de leur colonie, ou plutôt je devrais dire que le désir d'éviter l'apparence même d'empiéter sur leurs voisins, et peut-être quelque pression de la part des autres puissances européennes, les a portés à abandonner beaucoup de territoire d'une grande valeur, qui, si l'on tient compte d'une prescription de dix-huit siècles, appartenait, sans aucun doute, à l'Algérie.

Après la chute de Jugurtha (106 ans avant J.-C.), le pays entre la côte orientale de Tunis et l'Atlantique, était divisé en trois provinces : l'Afrique proprement dite, la Numidie et la Mauritanie. A des époques suivantes, celles-ci furent encore subdivisées ; mais deux grandes limites naturelles furent constantes pendant tous les changements politiques et géographiques de l'Afrique septentrionale : la rivière Tusca, ou oued El-Kebir, formait la limite orientale de la Numidie ; et la Molua, ou Molochath, la moderne Molouia, la limite occidentale de Mauritaniam Coesariensis, la séparant de Tingitana, l'empire actuel du Maroc.

Ces limites continuèrent, presque jusqu'à l'époque de la conquête française, à limiter le territoire qui reconnaissait obéissance au Dey d'Alger et au Bey de Constantine. Quand il fallut fixer la question de limite actuelle, les Français réclamèrent naturellement la ligne de la Tusca à l'Est ; les Tunisiens prétendirent fortement que La Calle leur appartenait ; de sorte que l'on fit un compromis fixant le cap Roux comme limite, ce qui forme une frontière aussi peu satisfaisante et aussi indéfinie qu'il est possible de concevoir.

Il arriva la même chose à l'Ouest. Les Français réclamaient l'ancienne ligne; les Marocains demandaient la Tafna, et pour compromis, on accepta le Kiss, — une petite rivière dont le cours n'a pas plus de douze milles le long de la ligne de frontière. Ce dernier compromis était encore moins nécessaire, vu que le pays en dispute était alors sous la domination militaire des Français.

La conséquence est que l'Algérie n'a pas du tout de frontières naturelles, et elle a, de chaque côté de sa ligne, une des plus fortes, des plus guerrières et des plus turbulentes tribus de l'Afrique septentrionale : les Khomaïrs à l'Est, et les Beni-Snassen à l'Ouest.

R. L. PLAYFAIR.

